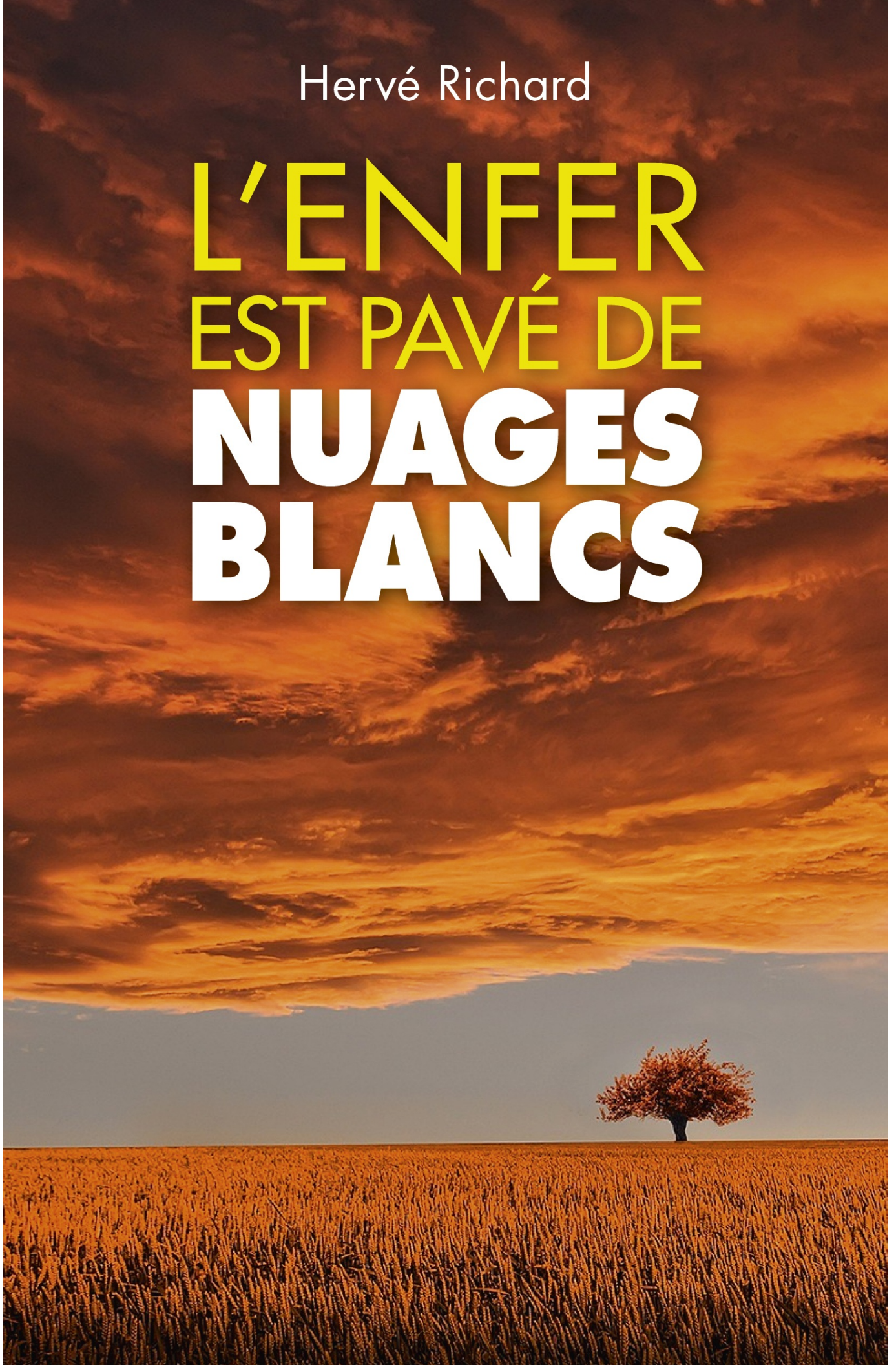


Hervé Richard

L'ENFER
EST PAVÉ DE
**NUAGES
BLANCS**



Hervé Richard

L'enfer est pavé
de nuages blancs

© Hervé Richard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4183-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Si l'on admet que c'est le diable qui gouverne le monde, tout s'explique.
Par contre, si c'est Dieu qui règne, on ne comprend rien.*

Emil Cioran

CHAPITRE 1

J'ai toujours détesté les aéroports. Certes pas autant que les grandes gares, ces infâmes cours des miracles où se frôlent des myriades de créatures n'ayant, dans l'immense majorité des cas, jamais eu l'once d'un désir de se croiser et encore moins de se renifler... mais tout de même. Aussi loin que je me souviens, cela m'a toujours paru être une corvée. Cette improbable zone d'entropie moite où des primates venus des quatre coins du monde se retrouvent par la seule force du destin parqués les uns à côté des autres, pendant quelques fugaces secondes au mieux, quelques heures dans le plus cauchemardesque des cas de figure. Je n'étais pourtant pas ce que l'on pourrait appeler un misanthrope... Quoique.

Quand j'étais gamin, prendre l'avion était une fête, et l'aéroport en faisait partie. Et comme cela n'était pas très fréquent, j'en savourais toutes les secondes. Je supportais mieux ces moments en cette ère légère et désinvolte, car je ne faisais que suivre la foule – à savoir mes chers parents – et je n'avais à me soucier de rien. J'avais cependant déjà noté le caractère rébarbatif et fastidieux du passage à travers toutes les cases de ce labyrinthe populeux, sans oublier les préliminaires... L'achat des billets et les réservations d'hôtels des semaines à l'avance, la préparation des valises, la crainte d'être en retard, d'oublier quelque chose... Puis l'enregistrement des bagages, l'attente, les contrôles de sécurité invasifs, presque humiliants, les boutiques de *duty free*, la salle d'embarquement, et la même chose dans l'autre sens à l'arrivée. Toutefois, mon âme d'enfant et mes jouets me permettaient de m'évader de ce contexte pour voler loin, très loin au-dessus de ce nid de trotteurs de globe et de tous ce tas de guibolles s'agitant devant mes prunelles innocentes.

Quand la date du jour se trouva suffisamment éloignée de ma date de naissance, et que je commençai à prendre l'avion avec la responsabilité de gérer tous les aspects d'un voyage du début à la fin, un malaise asphyxiant et incisif s'emparait de moi à chaque fois. J'avais espéré que cela s'atténuerait avec le temps et l'expérience... Las, bien que ce fut tout de même le cas, j'atteignis rapidement un plancher de nervosité incompressible que je pensais ne jamais pouvoir percer, et me privait de la chance de profiter pleinement de toutes les étapes d'un voyage...

Le seul moment que j'apprécie – à l'instar de tout le monde assurément – c'est lorsque j'ai le privilège de pouvoir observer la sublime mer de nuages s'étalant sous mes yeux apaisés de l'autre côté du hublot. Quand l'avion est en vitesse de croisière, et que l'on ne ressent rien... sinon le plaisir grisant de l'aventure, l'anticipation délicieuse de l'inviolé qui se profile, notamment lors d'un séjour touristique. Le plaisir de l'insouciance, car chacun sait que le vol de croisière est la partie la moins dangereuse d'un vol, le décollage et surtout l'atterrissage restant les plus propices à nous tuer prématurément. Et malgré que je n'aime pas les aéroports, je fus animé par la passion des petites voitures et des gros *navions*, ce comme tout garçon *genré* né dans les années quatre-vingts. J'ai même caressé un temps l'espoir bateau d'être pilote de chasse, avant de me rendre à l'évidence... À savoir que je ne possédais aucune des aptitudes requises pour y parvenir.

Contraint au pragmatisme une fois passé le cap du baccalauréat, je me suis donc résolu à faire le deuil de mes perspectives dans l'Armée de l'Air, effectuant un master en commerce international avant plusieurs expériences en entreprise, pour ensuite monter mon propre business. Je ne m'y suis risqué qu'après avoir franchi le seuil symbolique des trente ans, comme si cela pouvait constituer un gage de succès et de crédibilité. Insatisfait de mon statut de salarié soumis et corvéable autant que de mes revenus, j'avais nourri l'ambition de donner naissance à cette extension de moi-même, cet *achievement* comme disent les américains : ma société. Tombé amoureux des voitures américaines anciennes à la fin de mon adolescence, j'avais opté pour une boîte dénommée Comanche Cars, dédiée à l'achat-vente et l'importation de véhicules de collection évocateurs de route 66, de confort et de puissance débridée, pour satisfaire un marché en plein essor. L'association avec un ami mécanicien, Stéphane Vidal, me permit de sauter ce pas. Mon cher père Jean-Claude, premier clerc dans un office notarial, ainsi que ma très chère mère Martine, formatrice en entreprise, tous deux retraités, étaient positivement ravis à la vue de mon épanouissement personnel. Ils m'avaient toujours soutenu de façon inconditionnelle, en tant que fils unique.

En ce 4 juin luminescent, je me suis donc rendu à Roissy Charles De Gaulle par un vol intérieur depuis Toulouse-Blagnac, pour prendre seul ce Boeing d'American Airlines. Départ prévu à 11h25, direction l'aéroport cyclopéen de Dallas Fort-Worth. Un voyage d'affaires comme on dit, répété deux ou trois fois par an dans le cadre de mon boulot d'importateur. Cette idée de voyage d'affaires dont je m'enorgueillissais parfois un peu trop pour paraître intéressant et combler ma jauge d'auto-satisfaction, tant j'étais fier de pouvoir porter enfin le costume

de l'adulte responsable ambitieux. Matérialiser le stéréotype du *businessman* à mallette que je m'étais façonné dans ma prime jeunesse. Toujours pendu au téléphone, entre deux avions, qui baragouine des consignes professionnelles impénétrables en hélant un taxi, des auréoles baignant sa chemise sous les aisselles... Celui qui desserre son nœud de cravate sur la banquette, jetant un œil à sa tocante à mouvements suisses tout en cogitant puissamment à son chiffre d'affaires, aux bandes de Bollinger et aux rendements obligataires.

Relativement loin de ce cliché, j'avais réussi à établir une petite routine de chef d'entreprise cool, conçue pour combiner efficacement travail et vie personnelle. Car parallèlement, j'avais acquis un statut de séducteur patenté qui m'avait valu de côtoyer de nombreuses femmes, souvent vaincues assez facilement par mon charme naturel de beau brun ténébreux aux yeux fins, pas très grand mais costaud – un petit mètre soixante-dix sept – doté d'un talent inné pour la drague courtoise. Talent que j'ai néanmoins mis en œuvre assez tardivement... En fait, à l'aune de résultats plutôt flatteurs vers mes vingt-et-un ans, je me suis aperçu que j'adorais ça, et je ne pouvais pas voir le mal dans la séduction, ni dans les femmes elles-mêmes. Ce qui me valut quelques déboires mineurs, d'ailleurs ! Je n'étais pas pour autant un noceur invétéré, mais en bon gars du Sud-ouest, je savais vivre. Les collègues, les pacholes... Ce que l'on nomme la convivialité. J'avais développé une certaine tchatche, et avec un coup dans le nez le samedi, je devenais vite un peu barjaque ! Mais je savais me contrôler...

J'avais enfin réussi, il y a presque cinq ans, à trouver un peu de stabilité aux côtés de Vanessa, ma compagne du moment, dernière protagoniste d'une suite de multiples aventures dont la durée n'avait que rarement dépassé la semaine. Nous nous étions installés trois ans auparavant dans un pavillon cosu au Sequestre, pas très loin d'Albi. Albi, là où se trouvaient mes bureaux, mon atelier, mon hangar et mes voitures. Une petite maison ordinaire extérieurement, mais richement équipée à l'intérieur. Télévision dernier cri, fauteuils haut de gamme, salle de bain design où l'on aurait volontiers dîné aux chandelles, belles balustres... Tout le confort moderne, comme on dit.

La vie était ce qu'elle était, et le beau fixe ne régnait pas forcément toujours sur notre couple, en partie à cause des conflits générés par le caractère de Maeva, sa « chouquette ». Une fille issue d'un premier concubinage, âgée de seize ans. Une erreur de jeunesse assumée dont elle avait accouchée à dix-huit ans tout

juste révolus. Cette fille dont j'attendais impatiemment la majorité civile pour qu'elle prenne enfin un peu de distance vis-à-vis de nous. Vanessa, qui l'aimait d'un amour orageux mais fusionnel, comptait bien avoir un second enfant avec moi, du moins c'était ce qu'elle laissait entendre, mais la concrétisation du projet tardait à venir...

J'étais donc là, comme de coutume et d'humeur inégale, assis sur cet inconfortable siège bleu devant la porte d'embarquement A47, à attendre l'inévitable survenue du message m'avertissant qu'il était temps de me redresser pour monter enfin dans la carlingue désignée, tout en pensant confusément aux multiples ingrédients composant la petite piperade de mon existence. Je portais une tenue décontractée, chino beige et chemise blanche en coton égyptien, avec mes bonnes vieilles Geox aux pieds. Parcourant les pages d'un numéro du magazine Challenges, je remarquai du coin de l'œil une femme assise dans la rangée de sièges opposée, décalée sur ma gauche. Je ne pouvais pas me douter que cet anodin mouvement de tête quasiment involontaire constituerait une sorte de point de bascule... J'étais loin d'imaginer que j'étais assis au bord du Styx, et que ce ruban de carrelage était une rivière de flammes.

De façon foudroyante, je fus comme conquis, dominé, suborné par sa beauté limpide. Assez curieusement, elle incarnait une forme d'idéal que je m'étais forgé au fil des années. De surcroît, il rayonnait de sa personne des faux airs d'un bas-relief saillant du passé, une adolescente nommée Laetitia. Vingt ans plus tôt, celle-ci m'avait fait vivre des nuits blanches lorsque je n'étais encore qu'un jeune puceau énamouré. Nous sortîmes ensemble, mais cela ne franchit jamais le palier des bisous maladroits et des caresses hésitantes. Cette frustration a sans doute ultérieurement nourri ma propension malade à charmer les dames correspondant peu ou prou à ce que je nommerais trivialement ma « plage de potabilité ».

La vague ressemblance avec cet amour oublié me fit même envisager que c'était Laetitia, en version adulte. Quelques minutes seulement, jusqu'à ce que j'aie pu mieux l'observer, la détailler. Visage de madone, nez racé et sculpté, peau assez mate, cheveux foncés, regard de braise et lèvres épaisses. Une véritable caricature de la femme parfaite telle que je l'avais encadrée dans mon subconscient. Et elle était là, devant moi, offerte à ma vue comme un cadeau des dieux.

Je constatai vite qu'elle avait remarqué le manège erratique de mon regard. Elle lançait de petits coups d'œil dédaigneux dans ma direction à intervalles réguliers, comme pour s'assurer que je continuais à la mater. Elle était en jupe, paraissait avoir de belles jambes, un beau corps assez grand et elle agitait sans cesse sa petite sandale en cuir brun sous son pied droit, ce qui n'arrangeait rien à ma situation. Dans un mouvement instinctif, je gobai puis suçotai une pastille Fisherman's Friend. Un de ces bonbons anglais mentholés à réveiller un mort, lesquels étaient consubstantiels à toutes mes poches, qu'elles soient de veste, de pantalon ou de chemise. Et ce depuis que l'un de mes premiers béguins m'eut crûment reproché de refouler du goulot. Les Fisherman's Friend étaient devenus mes compagnons, l'un des multiples artifices indispensables à tout homme moderne pour prolonger opportunément l'illusion dans les occasions importantes.

Je me demandais : *Comment s'appelle t-elle ? Quelle est sa nationalité ? Quel est son métier ? Qu'est-ce qu'elle aime ? Que va t-elle faire aux États-Unis ? A t-elle un mec ?* Toutes ces vaines questions que l'on peut incidemment se poser au sujet du premier péquin venu, histoire de laisser coulisser le temps. La différence, c'est que mes interrogations n'étaient pas ici qu'un simple moyen de meubler l'attente. Attiré aussi irrésistiblement qu'un bombyx par une lampe au sodium, j'étais dans l'incapacité de penser à autre chose qu'à cette apparition mythique. Dans les sédiments de mon esprit vaseux, je me sentais stupide, tel un clebs la bave aux babines, mais je n'en avais cure...

L'appel du haut-parleur mit sèchement fin à cette séance de jeu de regards, à cette contemplation en apparence risible d'une belle inconnue... pour me faire rejoindre le troupeau et gagner prosaïquement l'engin dans lequel j'allais m'envoyer en l'air, comme d'habitude. Sauf qu'il y avait une petite nuance, il faut le dire... J'inaugurai la classe affaires, en bénéficiant d'une promotion exceptionnelle de 50%. Outre le fait que cela me permettait d'échapper au bocal à anchois de la classe économique – ce qui n'était pas négligeable –, j'allais pouvoir enfin me susurrer *tu n'es pas n'importe qui* à l'oreille. De bonnes excuses pour tenter de faire oublier les 1000 euros de surcoût gaspillés éhontément dans un caprice inutile. Même si je m'étais bien gardé de révéler cette dépense à Vanessa. Tout comme d'autres choses... Car il m'était déjà arrivé par le passé de la tromper avec une fille au fessier pictural, rencontrée dans un bar de Fort-Worth... J'avais aussi profité d'un passage pour aller m'encanailler à Las Vegas une journée, mais en l'espèce, je n'avais fait que bader des poitrines synthétiques

dans un *gentleman's club* et lâcher 1150 dollars dans les bandits manchots...

Je songeais à tout cela avec un sentiment jugulé de culpabilité satisfaite, tout en prenant possession du large fauteuil qui allait m'accueillir pendant plus de dix heures. Tandis que je me mettais à l'aise, en regardant par le hublot à ma droite ce qui se tramait sur la piste, j'ai dû me retourner brusquement en constatant que quelqu'un prenait place sur le siège jouxtant le mien. Je vous le donne en mille... c'était la fille inconnue. Vous qui voyez par mes yeux, vous ne devez sans doute pas être étonné(e)... Pas du tout, même. Mais je peux certifier que moi je l'étais, étonné. À vrai dire, j'étais presque paralysé par l'incrédulité, la gêne, un plaisir intense... Tous ces sentiments contradictoires, lesquels, mêlés en une sorte de puissant flux électrique, me causaient une perception de combustion sous-cutanée dont je ne saurais dire si elle était agréable ou non.

En voyant ce grand sourire commercial qu'elle me servit en abaissant son séant sur le doux revêtement de sa place VIP, je me sentis investi d'une charge, comme si le bon roi Arthur venait à peine de m'adouber et m'avait expressément demandé de trouver le Graal avant le coucher du soleil. Ce voyage qui s'annonçait d'une luxueuse monotonie se transformait en une aventure épique, au terme de laquelle je me devais d'avoir séduit cette femme pour qu'elle soit disposée, à terme, à m'octroyer son corps... Il me fallait son nom, son numéro, son adresse, peu importe... je ne pouvais pas la laisser s'échapper de mes griffes. C'était une mission sacrée.

Guère soucieux d'être original dans l'approche, j'optai assez précipitamment pour une phrase d'attaque d'une grande platitude.

— Alors comme ça... vous allez à Dallas ?

— Hm ! Oui... Je crois bien. Vous aussi, on dirait !

Sa réponse fut d'un niveau tout juste au-dessus de ma pseudo-question, c'est-à-dire au ras des pâquerettes. Ça démarrait péniblement. Cependant, mon expérience m'autorisait à savoir que cela ne permet d'augurer de rien. Ce n'est pas parce que la tentative d'abordage est bonne ou fait mouche que l'on obtient la garantie du succès, et vice-versa. Je notais déjà un fond d'accent germanique dans son parler, déclamé d'une voix conjointement dominante et suave...

— Eh oui... Oh, c'est pas que ça m'enchant, mais bon... les affaires quoi ! lâchait-je pour me donner un air un peu plus important que la réalité, en adéquation avec ma présence dans ce refuge de la gentry aéroportée.